

DANY-ROBERT DUFOUR

Le Dr. Mabuse et ses doubles

OU L'ART
D'ABUSER
AUTRUI

ESSAI



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Tromper, bernier, mystifier, duper, leurrer, truquer, tricher... La part maudite des rapports humains a encore beaucoup d'avenir. On pense à Trump, Poutine, Bolsonaro... Mais on est loin du compte.

Soucieux de décortiquer les mécanismes de l'emprise, Dany-Robert Dufour reprend le personnage emblématique de Fritz Lang, Mabuse, héros de quatre films magnifiques et terrifiants, et lui laisse libre cours. Fritz Lang révélait les trucs et les tours de Mabuse. Dufour fait parler les Mabuse de l'Histoire qui n'ont cessé d'ourdir leurs machinations au fil de l'aventure humaine. Et il apparaît que Mabuse n'est pas un accident de l'Histoire, mais sa règle. Et qu'il ne renvoie pas tant à un personnage, fût-il fictif, qu'à une *fonction sociale disséminée*, toujours et partout présente. Dufour présume en somme qu'il existe un art d'abuser l'autre et de l'autre, infestant depuis toujours le cœur même du lien social. Autrement dit, c'est le rapport Maître/esclave que Dufour examine à nouveaux frais. Pour dévoiler les techniques de manipulation mises en jeu par les "Maîtres" afin que les "esclaves" soient comme empêchés d'agir, retenus par des mécanismes non-conscients s'appliquant sur leurs esprits : des *psycho-pouvoirs*. On verra que, de l'Antiquité à notre démocratie moderne, ces psycho-pouvoirs, fruits d'une intelligence éminemment politique, très retorse, voire perverse, n'ont cessé de se perfectionner.

LE DR. MABUSE
ET SES DOUBLES

DANY-ROBERT DUFOUR

Philosophe, professeur honoraire des universités, Dany-Robert Dufour travaille sur les fondements de la culture et ses transformations. Il est l'auteur d'une vingtaine de livres, parmi lesquels *Baise ton prochain. Une histoire souterraine du capitalisme* (2019), *La Cité perverse* (2009) et *Le Divin Marché* (2007).

DU MÊME AUTEUR

ESSAIS

LE BÉGALEMENT DES MAÎTRES. LACAN, BENVENISTE, LÉVI-STRAUSS... [1988], Érès, 1999.

LES MYSTÈRES DE LA TRINITÉ, Gallimard, 1990.

FOLIE ET DÉMOCRATIE, Gallimard, 1996.

LACAN ET LE MIROIR SOPHIANIQUE DE BOEHME, Epel, 1998.

LETTRES SUR LA NATURE HUMAINE, Calmann-Lévy, 1999.

L'ART DE RÉDUIRE LES TÊTES, Denoël, 2003.

ON ACHÈVE BIEN LES HOMMES, Denoël, 2005.

LE DIVIN MARCHÉ, Denoël, 2007 ; Folio essais, 2012.

LA CITÉ PERVERSE, Denoël, 2009 ; Folio essais, 2012.

L'ENFANT FACE AUX MÉDIAS (avec Dominique Ottavi), Fabert, 2011.

L'INDIVIDU QUI VIENT... APRÈS LE LIBÉRALISME, Denoël, 2011 ; Folio essais, 2015.

IL ÉTAIT UNE FOIS LE DERNIER HOMME, Denoël, 2012.

LE DÉLIRE OCCIDENTAL ET SES EFFETS ACTUELS DANS LA VIE QUOTIDIENNE : TRAVAIL, LOISIR, AMOUR, LLL, 2014 ; Agora Pocket, 2018.

LA SITUATION DÉSESPÉRÉE DU PRÉSENT ME REMPLIT D'ESPOIR, Le bord de l'eau, 2016.

LA FABLE DES ABEILLES (ET AUTRES TEXTES DE BERNARD DE MANDEVILLE), Agora Pocket, 2017.

LE CODE JUPITER, Équateurs, 2018.

BAISE TON PROCHAIN. UNE HISTOIRE SOUTERRAINE DU CAPITALISME, Actes Sud, 2019.

ENTRETIENS

FILS D'ANAR ET PHILOSOPHE (entretiens avec Isabel Thibault), R&N, 2021.

ROMAN

LES INSTANTS DÉCOMPOSÉS, Julliard, 1993.

© ACTES SUD, 2021
ISBN 978-2-330-15790-6

Couverture : **Eduardo Arroyo**, *Brelan* (1982),
Aquagravure, © Adagp, Paris, 2021

Dany-Robert Dufour

LE DR. MABUSE
ET SES DOUBLES

OU L'ART D'ABUSER AUTRUI

ACTES SUD

*Le plus grand secret [...] consiste à tromper les hommes
[...] afin qu'ils combattent pour leur servitude comme
si c'était pour leur salut.*

B. SPINOZA

Traité théologico-politique, 1670

AVANT-PROPOS

UNE DEMANDE PATERNELLE VIEILLE DE CINQUANTE ANS

Un enfant perdu [...],
A de la chance quand il a [...],
Un père de ce tonneau-là.

Georges Brassens,
Les Quatre Bacheliers.

Je viens, par filiation paternelle, d'un milieu anar. Mon père était un self-made-man qui avait dû quitter l'école primaire à treize ans après le certificat d'études alors qu'il aurait voulu continuer à s'instruire pour... voler – c'est-à-dire devenir pilote d'avion. Cependant, venant d'un milieu très pauvre, il n'avait eu d'autre choix que de s'engager comme apprenti chez le père Maugras, l'ébéniste de son village, Fronville, en Haute-Marne. De ce vieux maître artisan qui lui avait enseigné la précision du geste et l'amour du travail bien fait, il me parlait encore en 1966 lorsqu'il m'a fabriqué, avec de belles vieilles planches récupérées, dégauchies et rabotées, une superbe table en chêne qui est devenue mon bureau. Celui sur lequel j'écris depuis cinquante ans et sans lequel, peut-être, manquant de support, je n'aurais jamais rien écrit. Mais père Maugras ou pas, à vingt ans, son service militaire terminé, mon père

avait voulu “voir du pays” et “vivre libre”. Sans dieu, ni maître – ni patron.

Sa sœur aînée, ma tante, vivait à Paris et vendait des bijoux fantaisie dans le quartier du Temple. Comme elle adorait son petit frère, de dix ans son cadet, elle l’avait jalousement placé sous sa protection. J’ai retrouvé dans une vieille malle de famille les lettres – de véritables lettres d’amour – qu’ils s’écrivaient de la belle écriture appliquée d’autrefois avec des pleins et des déliés. Il était beau garçon, et elle voulait tout savoir des femmes avec qui il sortait pour qu’il ne se fasse pas berner. Elle savait quelque chose de cette éventualité puisqu’elle était elle-même très délurée et se fit donc un devoir de veiller à son éducation en l’introduisant dans les milieux très affranchis qu’elle fréquentait. En l’occurrence ceux du petit commerce de rue, où il faut être malin, qui cultivaient le bagout insolent et volontiers frondeur. J’eus droit, petit, aux récits de ma tante sur “les Apaches” du Temple dont certains revendiquaient une filiation spirituelle avec la Bande à Bonnot.

Mon père venait donc à Paname régulièrement pour voir sa sœur aînée et aimée et remplir, par la même occasion, une valise de bijoux hautement fantaisie qu’elle chinait pour lui. Il ne lui restait plus qu’à ficeler sa valise sur sa moto, une grosse Terrot de 500 cm³ RSS à soupapes culbutées. Il partait ensuite vendre ses trésors sur les marchés aux quatre coins de la France. Il est ainsi devenu camelot, vendant des bijoux dans la sciure et pratiquant la postiche pour “attriquer” (faire venir une clientèle, surtout des femmes, autour de sa table). Ce petit commerce itinérant a duré six ou sept ans, jusqu’au début de la guerre en 1939. Sa moto, il l’a longtemps gardée ; il me reste des photos datant des années 1950 avec mon

père conduisant le monstre et moi, derrière, tout petit et tout sourire, accroché à lui.

Six ans de burlingue dans la France profonde d'alors où les parlers et les us et coutumes régionaux étaient encore vivaces, ça vous forme un homme. Mon père en est ressorti avec un caractère bien à lui. C'était un singulier qui gambergeait beaucoup avant d'agir et qui divisait volontiers le monde entre ceux qui sont "réglo" (respectant les règles et la décence commune) et ceux qui ne le sont pas. Un tendre, donc. D'un côté, tout ouvert à l'amitié indéfectible et à la réciprocité. De l'autre, un dur à qui on ne la faisait pas, sous peine de dérouiller. Il pratiquait assidûment la boxe à cette fin.

Dans ses déambulations, il s'était forgé une langue à lui, inimitable, permettant à sa pensée singulière de s'exprimer dans toutes ses nuances. On y entendait sonner de l'Apache parisien, du morvandiau, du chti, de l'auvergnat, du gascon, que sais-je encore. C'était hautement expressif, comme un chantier poétique toujours en cours, pétillant de traits ironiques bien sentis. Ce fut ma langue paternelle. Elle me travaille encore lorsque j'écris et me lance à la recherche du bon mot et de l'expression adéquate dans la langue savante que j'ai plus tard appris à manier.

Je suis entré à l'université en 1966 et, tout de suite, je me suis retrouvé dans les milieux artistes et "contestataires", comme on disait alors. Mon frère aîné faisait du théâtre et nos copains venaient se régaler à la maison, dévorer les bons plats de ma mère et écouter mon père. Ces théâtres en herbe et ces gauchistes n'avaient jamais entendu une langue pareille. Mon père, qui n'avait aucune formation théorique, mais un bel esprit

anar, soutenait toutes les discussions. Et il nous reprenait toujours sur un point. Je restitue son objection en reprenant sa jactance tout en l'atténuant d'un ton pour que les oreilles peu habituées aux parlers vernaculaires entendent :

Vous êtes bien chouettes, mes petits gars, mais vous pouvez d'avance aller vous faire rhabiller chez Plumeau. Vous vous fourrez gaiement le doigt dans l'œil jusqu'au trognon si vous pensez pouvoir entrèper¹ à partir de vos belles tirades. Ceux qui tirent les ficelles, les rupins et les calotins, vous laisseront jacter tant que vous voulez, mais ils n'en feront qu'à leurs caboches. Et c'est pas des rigoles. Ce qu'ils veulent, c'est continuer à mener le troupeau pour lui tondre la laine sur le dos. Changez donc, sacré nom de Dieu, votre fusil d'épaule. Montrez à tous les embrouilles qui permettent de tenir le populo tranquille en vue de le plumer sans qu'il regimbe. Arrêtez de vouloir démontrer et redémontrer par A plus B. Ça fait pioncer tout le monde. Et montrez direct, sans détour, ce qu'ils ont dans le ciboulot, les maîtres. Basta les beaux discours. Exhibez plutôt un film d'horreur. Foutre la trouille aux endormis, c'est la seule façon pour qu'ils se réveillent enfin et cassent un jour la baraque. Dans vos théâtres et dans vos histoires, c'est le *Docteur Mabuse* que vous devez prendre comme modèle. Revoyez les films du grand Fritz qui s'appelle Lang. Si je ne les ai pas vus dix fois, je ne les ai pas vus une. Le docteur Mabuse, c'est celui qui abuse tout le monde, qui les prend tous pour des buses, si je ne m'abuse. Mabuse, c'est le vrai grand patron. Tant que vous ne pigerez pas ça, que nous sommes dirigés par le docteur Mabuse, vous n'y comprendrez rien. C'est le génie du Mal aux multiples visages. Si Mabuse lâche la rampe, il se trouve tout de suite

1. Le trèpe : le public, les foules en particulier autour d'un camelot. Entrèper : rassembler un public devant son stand.

un autre Mabuse pour reprendre le rôle. C'est personne et c'est tout ceux qui dirigent le monde en sous-main en manipulant l'âme humaine pour en avoir toujours plus – y compris par les embrouilles, le blé et les fausses nouvelles. C'est l'esprit du Mal qui ne fonctionne qu'en se planquant. Aussi bien derrière le contraire de ce qu'il est. Par exemple, derrière le discours calotin de l'amour du prochain qu'il sait simuler à merveille, derrière le discours rupin de l'amour de la Nation qu'il faut, bien sûr, rendre encore plus cousue d'or pour le bonheur de tous, qu'ils disent. Vous faites du théâtre, très bien, mais vous n'avez pas l'air de vous apercevoir qu'on est déjà dans un grand théâtre, avec un grand marionnettiste qui tire les ficelles et manipule à mort ses ouailles. Entrez donc dans sa tronche et dévoilez tous ses trucs. Vous faites des études, ça tombe bien. Parce que le Dr. Mabuse, il est très savant. Il sait comment faire des affaires, de celles qui ont pignon sur rue jusqu'aux plus tordues. Il sait assez comment c'est foutu la caboche d'un homme pour que les gars en viennent à se coucher jouasses devant lui qui va les berner. Il sait aussi ce qu'il faut dire et ne pas dire dans les gazettes pour vendre sa salade et maquiller au mieux de ses plans la comprenette du populo. Je peux vous dire que si l'ami Fritz avait accepté de diriger l'Internationale Reichsfilmkammer nazbrok comme Joseph Goebbels lui avait proposé un beau jour de mars 1933 et qu'il ne s'était pas tiré le soir même en sautant dans le premier tortillard pour Paris, vous ne seriez pas là aujourd'hui à faire du théâtre militant et à déblatérer votre blabla critique. On serait tous subjugués par Mabuse. Voilà. Ah oui, j'oubliais le principal : après que vous nous aurez dit comment Mabuse s'y prend pour gruger son monde, il vous restera à montrer ce qu'il y a dans la caboche du bougre de con d'homme pour qu'il entrave que pouic à l'évidence : que quand il apparaît des Dieux et des Maîtres à l'horizon, c'est pour le couillonner.

Mon père terminait parfois ses discours imprécateurs sur la connerie humaine savamment manipulée par Mabuse sur une chute comique.

Moi, si je m'étais laissé quimper, la seule bonne action que j'aurais su commettre, ça aurait été de foutre une bombe sur le Vatican et, au retour, sur l'Élysée. Tout en faisant, si possible, un crochet par le Kremlin et la Maison Blanche, histoire de ne pas faire de jaloux. C'est même pour accomplir cet exploit que je voulais devenir aviateur, pilote d'hélico de préférence – pour se caler pile au-dessus et bien ajuster son pruneau de 105. Ça m'aurait soulagé, mais je sais bien que c'est pas ça qui l'aurait arrêté, le Mabuse. Pour le stopper vraiment, faut dévoiler ses trucs. Parce que, quand le quidam y connaît le tour de bonneteau qui l'a salement rincé, il a tendance à faire gaffe quand il sent qu'on lui remet le couvert. Alors, puisque vous avez été si longtemps à l'école, vous pourriez peut-être essayer de nous dire comment il s'y prend le Mabuse pour nous entourlouper dans les grandes largeurs.

Mes copains étaient bluffés : venus de milieux plus conventionnels et cherchant à parler au peuple de France, ils entendaient dans le verbe de mon père quelque chose de la voix de ce peuple. Une langue forte, non pas étrangère, mais étrange. “Brute de décoffrage”, certes, c'est-à-dire non retravaillée à des fins littéraires. Mais puisant aux mêmes eaux profondes que celles de Villon, Bruant, Céline, Vian¹... – une gouaille que les médias d'alors commençaient à faire entendre, dans les films dialogués

1. Je pense à la chanson de Boris Vian, “La java des bombes atomiques” (1955) : “Mon oncle un fameux bricoleur / Faisait en amateur / Des bombes atomiques [...] / J'ai le cerveau qui flanche [...] / C'est même plus un cerveau / C'est comm' de la sauce blanche [...] / La seul' chos' qui compt' / C'est l'endroit où s'qu'ell' tombe [...] / Tous les grands chefs d'État / Lui ont rendu visite / Il les reçut et s'excusa / De

par Audiard. Cependant mes amis retournaient tous vite fait à leurs occupations savantes. Les théâtraux théâtralisèrent. Les apprentis philosophes philosophèrent. Les écrivains en herbe écrivirent. Et la moitié d'entre nous, sujets à des ratages et des manquements divers et variés, lacanisèrent. C'est ainsi que nous sommes plus tard devenus des hommes de théâtre, des philosophes, des romanciers ou des psychanalystes.

*

Pour ma part, j'avais fini par philosopher. Et, bien sûr, au lieu de montrer à cru la cruauté humaine comme mon père nous y invitait, j'ai démontré l'alpha et l'oméga comme un brave petit prof. En cinquante ans, plus de vingt livres pour démonter et démontrer les ressorts de l'esprit humain (merci Freud), pour dire comment on passait de la minorité à la majorité (merci Kant), pour dénoncer l'exploitation de l'homme par l'homme (merci Marx), pour comprendre comment les hommes s'exprimaient avec des signes (du son, plus du sens) qui peuvent n'avoir aucun rapport avec le réel (merci Saussure). Certes, je suis devenu très savant, mais je suis resté très bête.

Et encore, j'ai eu de la chance. J'aurais pu rester enfermé dans ma discipline comme la plupart des chercheurs que j'ai ensuite côtoyés à l'université. Normal : la plupart de ceux qui ont mis dix, quinze ou vingt ans pour se former dans leur discipline ont tendance à ne plus voir que par elle. Ils restent ainsi obstinément confinés. Linguiste *ou*

ce que sa cagna / Était aussi petite [...] / Et, quand la bombe a explosé / De tous ces personnages / Il n'en est rien resté."

sociologue *ou* psy *ou* politologue... Autrefois Descartes ou Pascal étaient philosophes *et* théologiens *et* physiciens *et* mathématiciens. Tous ces domaines étaient en relation dans leur esprit. Désormais, l'organisation moderne des savoirs implique leur division et leur incommensurabilité. Au mieux, cela donne des savants qui savent tout de leur discipline, capables de lui faire dire tout ce qu'elle peut énoncer sur les phénomènes dont elle est supposée rendre compte, mais rien ou presque sur des phénomènes proches. Au pire, cela donne des savants qui savent tout sur quasiment rien, tant leurs objets deviennent pointus. Autrement dit, sourd et aveugle à ce qu'énonce la discipline connexe, chacun ne peut saisir qu'une réalité très partielle qu'il prend pour la totalité puisqu'il est constitutivement aveugle au reste.

La marche triomphale vers le savoir sur les choses humaines se termine donc en lamentable chute – comment ne pas penser au tableau peint par Pieter Brueghel l'Ancien en 1568, un an avant sa mort, *La Parole des aveugles* ?

Cette parabole des aveugles guidant le monde était aussi connue en Orient dans la religion jaïne, assez proche de l'hindouisme et du bouddhisme. Une version fut introduite en Occident au milieu du XIX^e siècle par John Godfrey Saxe, poète satiriste américain. Dans un de ses poèmes, il met en scène des aveugles et un éléphant : les premiers ignorent ce qu'est cet animal et doivent dire à quoi il ressemble au roi qui les a convoqués. Mais chacun ne touchant qu'une partie de la bête ne peut en avoir qu'une compréhension partielle. Le plus souvent involontairement bouffonne. Par exemple le cinquième, qui a touché l'oreille de l'éléphant, dit : "Même l'homme le plus aveugle / Peut dire à quoi cela

ressemble / Cette merveille d'éléphant / est très semblable à un éventail !”

La division des savoirs, qui prévaut depuis la naissance des sciences humaines et sociales en Occident il y a plus d'un siècle et demi, fait de la plupart des penseurs actuels des savants aveugles, enfermés chacun dans leur discipline, incapables de voir ce que le commun des hommes peut voir. Certes, on peut tout savoir sur l'oreille de l'éléphant, sur sa trompe, sur ses pattes, sur ses cornes..., mais l'addition de chacun de ces éléments ne fera jamais un éléphant. Piaget se plaisait à dire que découper un arbre en rondelles, puis entreposer ces dernières les unes sur les autres, cela ne referait jamais l'arbre.

*

Il existe, dit-on, dans le monde militaire, des lunettes qui permettent de voir de nuit comme en plein jour. Eh bien, dans les sciences humaines, nous faisons beaucoup mieux : nous disposons de lunettes qui permettent de voir en journée... comme en pleine nuit. On pourrait appeler ces lunettes des lorgnettes unidimensionnelles. Du monde, qui se situe à la confluence de multiples dimensions, on n'en voit alors plus qu'une seule. Du coup, les chercheurs qui ont chaussé ces lunettes s'avancent sur des terrains dont ils ne voient pas tous les accidents, et ils tombent. C'est arrivé à d'éminents chercheurs. Je n'en retiens que deux. Bourdieu, par exemple, qui, dans *Ce que parler veut dire*¹, a imaginé pouvoir travailler sur la grande affaire humaine, la langue, en économiste en soumettant les autres dimensions présentes dans l'acte

1. Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris, 1982.

de parler au seul “profit de distinction sociale” obtenu sur le “marché linguistique¹”. Ou comme Foucault engageant ses élèves et son époque, dix ans après 1968, à penser sur le seul mode du libéralisme².

C’est pourquoi, si vous regardez bien la reproduction du tableau de Brueghel, vous reconnaîtrez nettement au premier plan Bourdieu et au second Foucault – sachant que si les plus intelligents finissent par tomber dans le panneau de la réduction unidimensionnelle, on peut craindre pour les autres. Mais je m’arrêterai ici, laissant au lecteur le soin d’identifier les suivants.

*

À quoi sert-il de brasser tant de champs, comme Bourdieu et Foucault, si c’est *in fine* pour les réduire à un seul ? Le Marché comme seul critère de vérité pour l’un. La voie néolibérale comme panacée politique pour l’autre. Bref, je suis sur ce point de l’ancienne école, celle qui affirmait

1. Je me permets de renvoyer à mes travaux antérieurs sur ce point. Voir *Le Divin Marché* (Essai Gallimard, Paris, 2012) où j’analyse les conséquences de l’hypothèse bourdivine réduisant la culture à un marché (chap. 7 “Le rapport à la langue”).

2. L’expression se trouve dans son séminaire de 1978-1979 sur l’art néolibéral de gouverner, *Naissance de la biopolitique* (Gallimard-Seuil, Paris, 2004, p. 225). J’ai travaillé sur le tournant néolibéral de Foucault dans mes travaux antérieurs (depuis *L’Art de réduire les têtes*, Denoël, Paris, 2003, jusqu’à *Fils d’anar et philosophe*, R&N Éditions, Paris, 2021, p. 84 et sq.). Avec un succès public relatif, il est vrai, tant la gauche foucauldienne veille à la préservation de son image de grand révolutionnaire. Mais le chantier critique semble enfin s’ouvrir grâce à une nouvelle génération de chercheurs travaillant sur de vastes archives, voir Daniel Zamora et Mitchell Dean, *Le Dernier Homme et la fin de la révolution. Foucault après Mai 68*, Lux, Canada, 2019, et le remarquable essai d’Éric Marty, *Le Sexe des Modernes. Pensée du Neutre et théorie du genre*, Seuil, Paris, 2021.

avec Marcel Mauss l'existence de *faits sociaux totaux* – impossibles comme tels à découper en rondelles d'arbre ou en parties d'éléphant sous peine de détruire la réalité du phénomène dont on prétend parler.

Pour conjurer le péril de la cécité unidimensionnelle, il ne me semble d'autre recours que de postuler l'existence d'économies humaines irréductiblement différentes. C'est pour ma part ce à quoi je me tiens depuis une trentaine d'années. Je suppose en effet que tous les actes humains s'inscrivent non dans la seule économie marchande comme le voudrait en fin de compte la pensée aujourd'hui dominante, la pensée néolibérale, mais dans plusieurs économies, c'est-à-dire dans plusieurs régimes d'échange, ayant chacun ses lois propres, mais cependant reliés entre eux.

Au titre de ces grandes économies humaines, j'ai retenu l'économie marchande, l'économie politique, l'économie symbolique, l'économie sémiotique et l'économie psychique. Et je pense le philosophe comme celui qui s'accorde le privilège de pouvoir circuler entre ces différentes économies. Je ne dénie donc en rien le travail des différents spécialistes de ces économies. Il est évidemment indispensable pour que chacun de ces champs offre une consistance suffisante. Mais je tiens que le philosophe occupe une position transversale qui l'oblige absolument à tenter d'articuler entre elles ces différentes économies. C'est en tout cas ce que je m'efforce de pratiquer dans mes travaux depuis plus de trente ans.

Or, à tort ou à raison, je crois avoir récemment fait un pas en ce sens en comprenant mieux comment ces dimensions différentes pouvaient s'articuler. Car il ne s'agit ni de juxtaposer ces dimensions distinctes, ni de les réduire à une seule. Cette question de l'articulation me semble

d'ailleurs centrale depuis la naissance des sciences humaines. Dès lors qu'on a divisé le savoir sur l'homme en plusieurs langues locales, c'est la langue babélique qui les réunit toutes qui a disparu. C'est là une question refoulée qui hante les sciences humaines depuis leur création : on a de jolies rondelles, mais on ne sait pas les assembler. Par exemple, pour n'en prendre que deux, la rondelle Marx n'a jamais pu s'articuler avec la rondelle Freud. Dit autrement, l'économie politique n'a jamais pu être correctement nouée à l'économie psychique. Il manque le principe organisateur des deux et, au-delà, de l'ensemble.

C'est justement à cet endroit même que j'ai une proposition à faire. Je voudrais essayer de relever, cinquante ans après, le défi fou que nous avait lancé mon père. Car, si l'on veut transposer sa demande, populaire et spontanée mais néanmoins forte, en une question pertinente pour la pensée savante – la philosophie et les sciences humaines –, il ne faut rien de moins que tenter de reconstruire celles-ci.

*

Si je crois pouvoir relever ce défi, c'est parce que je pense avoir mis la main sur un opérateur situé à la limite des différentes économies humaines. Je veux dire que, pour le trouver, il fallait pousser l'économie marchande, l'économie politique, l'économie symbolique, l'économie discursive et l'économie psychique dans leurs derniers retranchements. À vrai dire, ce n'est pas moi qui ai trouvé cet opérateur, je n'ai fait que le retrouver il y a quelques années à l'occasion de la relecture de toute l'œuvre du philosophe et médecin des passions Bernard de Mandeville (1670-1733) en vue d'établir l'édition de ses écrits

principaux¹. Cet opérateur était celé dans un texte complètement oublié, datant, et pour cause, d'avant la partition des sciences humaines. À force de chercher dans ces confins, je suis tombé sur cet écrit qui proposait de concevoir la relation *pervers/névrosé* comme moteur de l'Histoire humaine.

C'est là une relation qui excède l'économie politique (marxiste) qui ne veut connaître que les rapports entre l'exploiteur et l'exploité ; l'économie marchande (smithienne) qui s'en tient à la définition de l'agent économique comme simple défenseur de ses intérêts personnels ; l'économie discursive (benvenistienne) où chacun parle en son nom sans empiéter sur l'énonciation de l'autre ; l'économie symbolique (maussienne) régie par le rapport donné/recevoir/rendre ; l'économie psychique (freudienne) qui reconnaît certes le pervers et le névrosé, mais sans jamais aller jusqu'à examiner leur rapport social, et encore moins historique.

Il existe donc un petit texte d'avant la partition babélie des sciences humaines, qui propose *avant coup* (comme on dit "après coup") de présenter le principe qui réunit ces sciences éparses : l'étrange et inquiétant attelage qui s'est noué à un moment donné de l'histoire entre le pervers et le névrosé. Ce texte de Bernard de Mandeville, intitulé *Recherches sur l'origine de la vertu morale*, a paru au tout début de la première révolution industrielle (1714) d'où est sorti le capitalisme. C'est après avoir retraduit, publié et longuement analysé ce court écrit dans un essai intitulé *Baise ton prochain - Une histoire souterraine du capitalisme* (2019) que je me suis aperçu qu'il

1. Bernard de Mandeville, *La Fable des abeilles et autres textes*, édité et commentés par Dany-Robert Dufour, Agora, Paris, 2017.

pouvait être mis à contribution pour étayer l'intuition paternelle et en proposer une formulation savante¹. Bernard de Mandeville est le sulfureux auteur de *La Fable des abeilles*, mais on avait oublié cet autre texte plus démonique encore, *Recherches sur l'origine de la vertu morale*. Une parfaite litote puisque l'auteur y montre que la vertu n'existe pas autrement que comme un piège permettant aux pervers d'assujettir les névrosés – une relation qui constitue, pour lui, le cœur du lien social.

Si ces textes de Mandeville sont capitaux, au sens littéral puisqu'ils permettent de comprendre comment est apparu le capitalisme, c'est qu'ils établissent un lien entre l'économie politique (comment tenir les hommes), l'économie psychique (l'usage des passions et des pulsions) et l'économie des biens (l'accroissement de la richesse). Or – signe des temps –, ces textes décisifs n'apparaissent plus aujourd'hui que comme une curiosité pour érudits. Pourquoi donc des textes si décisifs sont-ils aujourd'hui si oubliés ? Pour une simple raison : parce qu'ils sont désormais devenus illisibles par les différents spécialistes – ce qui pourrait attester l'hypothèse avancée plus haut de leur aveuglement unidimensionnel. Le point de vue philosophique que Mandeville y déploie (portant sur le type de rationalité en jeu, avec un tout social vertueux résultant de parties “vicieuses”) ne fera pas beaucoup sens pour le politologue ; les données psychiques qu'il présente (un nouvel usage des passions) resteront non perçues par l'économiste² ; le point de vue économique qu'il expose

1. Dany-Robert Dufour, *Baise ton prochain. Une histoire souterraine du capitalisme*, Actes Sud, Arles, 2019.

2. Sauf par un économiste comme Albert O. Hirschman qui a écrit *Les Passions et les Intérêts* (PUF, Paris, 1980) dans lequel il révèle le rôle des passions dans l'accumulation capitaliste. Brillante

(l'accroissement de la richesse) sera non pertinent pour le "psy". Conséquence : la non-perception par les savants actuels de l'éléphant qui a débarqué il y a trois siècles dans la société occidentale : le projet capitaliste, qu'on persiste à débiter en autant de parties que les sciences humaines, sociales et politiques peuvent appréhender.

Si ces textes ont été pour moi une révélation, c'est parce qu'ils transcendaient les différentes dimensions en jeu (le politique, l'économique, le discursif, le psychique, le symbolique...). Notamment le second, les *Recherches sur l'origine de la vertu morale*, qui posait *l'attelage pervers-névrosé comme cœur d'un nouveau système*. Mandeville y pose qu'il faut tout miser sur le pervers (qu'il désigne par la périphrase "le pire d'entre les hommes", capable comme tel de "*simuler* l'abnégation [...] et de *dissimuler* [...] ses penchants avides") car lui seul pourra sans vergogne exploiter l'autre (le névrosé) en le payant par de simples flatteries et produire ainsi de la richesse pour son propre compte – richesse supposée ensuite ruisseler sur le reste de la société. Miser tout sur le pervers était en somme, pour Mandeville, la seule façon de sortir le monde de la pénurie et de le conduire vers l'abondance.

Je propose donc de faire de cette relation d'emprise du pervers sur le névrosé un tout conceptuel supérieur à la somme des parties, au sens où on retrouve cette relation sous différentes formes dans chacune des dimensions mentionnées. En économie politique, elle consiste pour les dirigeants à tenir les hommes en bride en les payant

réponse à Max Weber pour qui c'était l'absence des passions (le puritanisme) qui expliquait cette accumulation. Cf. Max Weber, *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme* [1904-1905], Plon, Paris, 1964. Domage que Hirschman ne soit plus lu aujourd'hui par les économistes.

avec “cette monnaie de la louange qui n’est que du vent”. Dans l’économie marchande, elle renvoie au Capital se constituant par l’exploitation du Travail. Dans l’économie discursive, elle correspond à la subversion du dispositif énonciatif : ce n’est plus “je” qui parle à “tu”, c’est le “tu” pervers qui parle à *la place* de “je”¹. Dans l’économie psychique, elle procède des figures du pervers et du névrosé repérées dans la psychologie individuelle, qu’il convient de mettre en rapport dynamique dans la psychologie collective. Dans l’économie symbolique, cette relation correspond au renversement du paradigme du don, le fameux “donner/recevoir/rendre” cher à Marcel Mauss, en “prendre/refuser/garder” – l’échange ne s’initie plus d’un “donner” en vue d’un “rendre”, mais vise avant tout à “prendre” à l’autre².

C’est donc du génie de Mandeville, repérant l’attelage qui s’est noué à un moment donné de l’Histoire (lors de la naissance du capitalisme moderne) entre le pervers et le névrosé, que je suis parti pour en arriver à cette question : cet attelage ne serait-il pas une constante de l’Histoire humaine ayant pris, à chaque moment important, des formes spécifiques ? C’est cette question que je tente à présent d’affronter.

*

Lorsque les savants sont guettés par l’aveuglement, que faire si ce n’est se tourner vers ceux que Rimbaud appelait

1. Question excellemment travaillée par Marilia Amorim dans *Petit traité de la bêtise contemporaine* suivi de *Comment redevenir intelligent*, Érès, Toulouse, 2012.

2. Question excellemment travaillée par Alain Caillé dans *Anthropologie du don*, La Découverte, Paris, 2007, p. 263 et *sq.*

les “voyants” : “Le poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens*” (“Lettre du voyant” du 15 mai 1871). C’est donc un immense voyant, Fritz Lang – évidemment borgne, par blessure de guerre –, qui nous fit voir, au tout début du cinéma, cette personnalité perverse. Il faut croire que ça aide d’être borgne quand on fait du cinéma puisque le Hollywood de la grande époque comptait quatre “pirates” parmi ses grands réalisateurs : John Ford, Raoul Walsh, Nicholas Ray et André de Toth, sans compter Tex Avery, le fameux cartooniste.

Lorsque, dans quelque temps, je reverrai là-haut mon père, je le remercierai abondamment de m’avoir incité à réfléchir à la haute signification des *Mabuse* que le Viennois borgne et voyant a réalisés à partir de 1922, alors même qu’un autre Viennois au regard tourné vers les profondeurs poursuivait ses investigations métapsychologiques sur le pervers et le névrosé. Lorsque je lui avouerai qu’il m’a fallu cinquante ans pour comprendre que cette inquiétante figure donnait en effet beaucoup à penser, il me répondra probablement : “Pas mal, fiston, ça aurait pu être pire...”

Pendant, comme j’ai toujours pu lui parler dans ma jeunesse, ce n’est pas maintenant que j’ai dix ans de plus que lui, puisqu’il est mort à soixante-trois ans et que j’en ai soixante-treize, qu’il va refuser de m’entendre. Il faudra bien en effet que j’en vienne à lui faire savoir que, par sa faconde et son goût pour les histoires bien torchées, il s’est lui-même fait un peu couillonner par l’ami Fritz. Lequel adorait fabuler sa vie, comme s’il s’agissait d’un film. Car il se trouve que personne ni rien dans ses propres et méticuleux carnets et journaux d’alors, ni dans ceux de Goebbels, ne mentionne cette rencontre avec l’ogre et néanmoins ministre de la

propagande nazie. De surcroît, Lang n'a pas quitté l'Allemagne nazie au soir de sa rencontre supposée avec Goebbels en mars 1933, mais le 21 juillet – son passe-



1. Fritz Lang, borgne et toujours voyant, dans une longue interview menée par le cinéaste américain William Friedkin. *Conversation with Fritz Lang*, 1975.

port, publié plus tard par la cinémathèque de Berlin, en fait foi. Fritz Lang, bon pied et surtout bon œil, fut en effet assez avisé pour prendre le temps d'organiser son déménagement pour Paris et régler ses affaires, notamment en divorçant

en avril 1933 de sa femme et scénariste Thea von Harbou, de plus en plus attirée par le nazisme.

En fait, c'est à partir de 1940 seulement que Lang évoque cette rencontre avec un Goebbels lui faisant la proposition de devenir le grand chef de la propagande cinématographique – ce qui aurait provoqué sa fuite précipitée. Il commence à raconter l'histoire à l'époque où Hollywood se met à produire des films antinazis dont le sien, *Man Hunt*, 1941, par ailleurs excellent. L'histoire est reprise sans réserve par sa biographe Lotte Eisner, puis soigneusement démontée par plusieurs critiques¹. Cette

1. Lotte Eisner, *Fritz Lang* [1976], Flammarion, Paris, 1988. Mais l'auteure, bien qu'amie de longue date de Lang, n'est pas vraiment dupe puisqu'elle note dans sa biographie (*Ich hatte einst ein schönes Vaterland*, Martje Grohmann Ed., 1984) que Lang racontait avec beaucoup de plaisir sa conversation avec Goebbels et qu'à "chaque fois il l'embellissait un peu plus" (p. 127-128).

affabulation caractérisée ne retire rien à l'antinazisme de Lang, bien au contraire. Lang a fait en quelque sorte un film à partir de son film et a imaginé en quoi l'organisation sociale dichotomique exposée dans *Metropolis* et sa compréhension des techniques de manipulation par la peur montrées dans ses *Mabuse* (qu'il savait admirées par Hitler) auraient pu être mises à profit par les nazis¹. Ils auraient donc pu faire cette proposition à Lang qui se serait alors bien vu dans la position héroïque de celui qui refuse de mettre son art au service du nazisme et qui, pour le signifier, se serait immédiatement enfui. Bref, il y a lieu de distinguer Thea von Harbou qui scénarisait ces traits célébrant les forts par enthousiasme et lui, Lang, qui, en les scénographiant, les a rendus visibles et accessibles à la critique – à commencer par la sienne.

Certes, comme on tend à le penser aujourd'hui, Lang s'est fait du "cinéma" lorsqu'il a "vu et entendu" "Goebbels assis derrière son bureau" – une vision rétrospective qui lui a permis ensuite de se donner le beau rôle. Il n'en reste pas moins qu'il est effectivement parti quand tant

Le cinéaste et cinématologue suédois Gösta Werner démontrera méticuleusement la légende dans la revue de cinéma de l'université de Berkeley (cf. *Film Quarterly*, vol. 43, n° 3, printemps 1990. "Fritz Lang and Goebbels: myth and facts").

L'exposition Fritz Lang organisée par le musée du film de Berlin en 2001 confirmera comme légendaire le récit de Lang en présentant certains fac-similés des documents de l'époque 1933-1934 (dont son passeport). Voir le catalogue de l'exposition : Rolf Aurich, Wolfgang Jacobsen et Cornelius Schnauber, *Fritz Lang – Leben und Werk, Bilder und Dokumente*, Jovis Ed., Berlin, 2001, p. 215-227.

1. Sur l'usage de la peur dans les films de Lang, voir Nicole Brenez, "Symptôme, exhibition, angoisse – Représentation de la terreur dans l'œuvre allemande de Fritz Lang", *Cinémathèque*, n° 3, printemps 1993.

d'autres, à commencer par son ex-femme et ex-scénariste pendant onze ans, sont restés, et qu'il a ensuite loyalement servi la lutte antinazie, non seulement dans son art, mais aussi en réalité puisque, par exemple, c'est lui qui a aidé Brecht à émigrer aux États-Unis¹.

Ce qui reste de cette histoire, c'est ce que mon père – tout self-made-man qu'il a été en s'autocréant à la diable par l'entremêlement d'idiomes populaires – a perçu : la géniale saisie par Lang, avant même le nazisme, de la personnalité perverse dans son rôle social. C'est ce bijou brillant dans la sciure que mon père m'a transmis. Valeur de ce capital culturel : proche de zéro. Pourtant, je me suis pris à imaginer que ce bijou fantaisie pouvait devenir un petit joyau théorique. En d'autres termes, je vais essayer de m'acquitter de ma dette en m'employant à introduire dans le champ philosophique la trouvaille, venue de son singulier génie populaire, que mon père m'a autrefois léguée.

*

À vrai dire, cet essai constitue pour moi une épreuve cruciale puisqu'il m'est l'occasion d'éprouver le savoir que,

1. Merci à Georges Sturm, à la fois pour l'excellence de sa traduction des deux romans de Norbert Jacques, créateur de Mabuse, et pour les éclairages dont il m'a amicalement gratifié sur l'œuvre langienne. Il est le traducteur de *Dr. Mabuse, der Spieler* (1921), en français *Docteur Mabuse, le Joueur*, Éditions du Rocher, Paris, 2001, et de *Dr. Mabuse letztes Spiel : Roman eines Dämons* (1931), en français *Le Testament du Dr. Mabuse*, Éditions du Rocher, Paris, 2001. Et il est l'auteur d'un article très documenté, "Mabuse, miroir de l'époque, jeu de miroir" (non publié), où il analyse les démêlés de Fritz Lang avec la censure nazie et la leçon de cinéma administrée par Lang dans ses *Mabuse*.

sur près d'une quarantaine d'années, j'ai cru avoir progressivement construit à propos des rapports nature/culture à partir de la néoténie humaine, des mécanismes de subjectivation, d'assujettissement et de socialisation, et sur la fonction théologico-politique et les logiques (unaires et trinitaires) qu'elle met en jeu. J'en suis en effet arrivé à une question cruciale. Soit ce savoir accumulé est valide, et il peut être utilisé pour rendre compte des dispositifs de sujétion mis en œuvre par les Maîtres au long de l'Histoire. Soit il ne l'est pas, et il ne révélera rien d'autre que du déjà connu. Il s'agit donc d'une mise à l'épreuve de mes thèses. De toutes mes thèses. Je suis en effet de ceux qui pensent que la vie intellectuelle exige, de temps à autre, la mise à l'épreuve de la pensée que l'on a produite. Or, j'arrive à un âge où cette exigence de vérité – me suis-je trompé ou pas ? – se fait pressante. Je préférerais à cet égard pouvoir dormir définitivement tranquille plutôt qu'éternellement agité.

*

En fait, ce travail correspond à une entrée profonde dans une personnalité, celle du pervers social. Or, si la figure du pervers sexuel est bien connue, celle du pervers social échappe grandement aux radars de la pensée critique et clinique. Elle échappe par le haut en étant spectacularisée comme aujourd'hui dans le cinéma américain qui excelle à montrer cette personnalité (par exemple, Martin Scorsese dans *Taxi Driver* ou dans *Les Nerfs à vif* ou dans *Le Loup de Wall Street*, ou encore Abel Ferrara dans *Bad Lieutenant*) – mais, du coup, en devenant, comme on dit, “du cinéma”, cette figure perd en réalité. Ou elle échappe par le bas en étant banalisée – elle se perd alors

dans les faits divers. À intervalles réguliers, en effet, une affaire explosive sort dans les médias, révélant la perversion foncière d'un grand de ce monde. Cela peut déboucher sur une prise de conscience. Ou sur rien lorsque le grand public préfère croire, pour se rassurer, qu'il ne s'agit là que d'un accident regrettable.

Il y eut l'affaire Weinstein, déclencheur du mouvement viral "MeToo", qui a donné la mesure de l'ampleur de l'abus sexuel pervers. À ceci près que l'usage des réseaux sociaux a pu susciter des accusations opportunistes – mais c'est toujours ainsi : la dénonciation des crimes pervers excite les pervers. Retenons donc l'essentiel : tout commence avec le fondateur de la société de production Miramax Films, fleuron mondial de l'industrie culturelle, l'un des producteurs les plus célèbres et les plus primés de Hollywood à la fin du xx^e et au début du xxi^e siècle, qui avait ainsi coutume de dire aux actrices venues lui demander un rôle : "Je suis Harvey Weinstein, vous savez ce que je peux faire !" En clair, je peux *faire* votre carrière si vous me prêtez sans discuter la partie de votre corps qui me convient afin que je la souille à ma guise, ou je peux la *défaire* pour toujours si vous refusez ou si vous parlez. La proposition que je prête à Weinstein est directement tirée de Sade¹. Elle débouche sur une rencontre fatale : que pèse une oie (plus ou moins) blanche devant un vrai ogre, expert comme tel en extorsion de consentement ?

Il y eut également Jeffrey Epstein, financier multimillionnaire américain ayant eu la très lucrative idée

1. "Prêtez-moi la partie de votre corps qui peut me satisfaire un instant, et jouissez, si cela vous plaît, de celle du mien qui peut vous être agréable." Le narrateur sadien prenait évidemment soin de préciser que si l'autre ne voulait pas "prêter", alors il prendrait. Cf. Donatien Alphonse François de Sade, *Juliette*, première partie, 1799.

d'augmenter sa fortune en faisant chanter, grâce à des caméras installées partout dans ses luxueuses résidences, des personnalités puissantes complices de ses exploits pédophiliques. Epstein ne s'est jamais embarrassé de stratégies tordues d'extorsion de consentement. Il a été droit au but en faisant rabattre par ses sbires des centaines de jeunes filles à peine pubères dans ses demeures – véritables châteaux de Silling (du nom du château du financier Durcet dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome* de Sade) – situées dans différents pays du monde pour s'en servir comme esclaves sexuelles. Aubaine pour les supposés complices évoqués lors des enquêtes (rien de moins que Trump, Clinton, le prince Andrew, deuxième fils et préféré de la reine Élisabeth II, Bill Gates...) : Epstein s'est pendu dans une prison de New York – sauf qu'une enquête a été ordonnée pour savoir si des âmes charitables ne l'auraient pas aidé à se passer la corde au cou afin qu'il se taise pour de bon.

Il y eut aussi Dominique Strauss-Kahn, directeur du FMI, grand chasseur de proies sexuelles, chutant au faite de sa gloire tel un amateur, en se retrouvant inculpé du viol expéditif d'une femme de chambre perpétré dans un grand hôtel de New York en 2011. La plainte de cette femme, Nafissatou Diallo, contre Dominique Strauss-Kahn fut classée sans suite au tribunal pénal, au motif que l'accusatrice d'origine guinéenne n'était pas crédible puisqu'elle avait menti auparavant (pour obtenir le droit d'entrée aux États-Unis)¹. L'inculpé n'eut donc

1. C'était prévisible. Même moi, qui ne suis pas juriste, j'avais anticipé l'arrêt des poursuites. Cf. "L'affaire DSK, symptôme de notre temps ?" (*Le Monde* du 3 juin 2011), tribune parue quelques jours après l'arrestation de Dominique Strauss-Kahn à New York.

à rendre compte de ses actes devant aucune instance représentant la société civile, ni la police, ni le grand jury, alors même qu'on avait retrouvé les reliefs de son exploit violent et violant sur le corsage de la plaignante, assortis de quelques meurtrissures sur son cou. Quant au droit civil, les poursuites de Mme Diallo contre M. Strauss-Kahn, faisant état d'“une attaque violente et sadique, de comportement humiliant et dégradant et d'atteinte à sa dignité de femme”, se sont arrêtées à la suite d'un accord entre les parties – Strauss-Kahn acceptant de dédommager la plaignante d'une somme restée “secrète”, s'élevant à 1,5 million de dollars. Du point de vue de la justice, rien ne s'est donc passé – les lois du marché, ne jouant que sur la liberté de l'offre et de la demande, s'étant substituées aux lois juridiques prohibant certains actes répréhensibles sur autrui. Morale – c'est le cas de le dire puisque c'est Kant qu'il faut ici invoquer : “Tout a ou bien un prix, ou bien une dignité. On peut remplacer ce qui a un prix par son équivalent ; en revanche, ce qui n'a pas de prix, et donc pas d'équivalent, c'est ce qui possède une dignité” (*Fondements de la métaphysique des mœurs*, 1785). Exit donc la dignité, va pour le prix. Et pourtant, reste une question : pourquoi le directeur du FMI, expert hors pair en transactions marchandes et monétaires et sachant que la turlute furtive cotait alors à environ 50 dollars sur les trottoirs de Manhattan, a-t-il finalement accepté de payer 30 000 fois son prix ? Je ne vois qu'une réponse possible : il a fait banco pour montrer ce que valait au juste la dignité... Sans conteste, cet homme de gauche, solidaire des pauvres, mérite d'être nominé dans la *short list* des grands pervers contemporains.

On se souvient que cet étalage sur la place publique des turpitudes privées de DSK avait provoqué la rage de

son ami d'alors, le juriste et politologue de premier plan présidant la Fondation nationale des sciences politiques, Olivier Duhamel. Ce dernier, qui était aussi vice-président du club Le Siècle, prestigieux club de l'élite et de la presse françaises, avait signé dans la livraison de *Libération* du 17 avril 2012 une tribune fustigeant ces "chiens" de journalistes, ces "procureurs des mœurs" qui s'acharnaient sur le malheureux Dominique Strauss-Kahn ou sur Richard Descoings, directeur de l'Institut d'études politiques de Paris, retrouvé mort dans une chambre d'hôtel de Manhattan après que, selon toute vraisemblance, il se fut livré à des jeux sexuels hard avec deux prostitués mâles. La menace de Duhamel à l'encontre des quelques journalistes accusés de défendre une "morale rétrograde" était implicite, mais claire : Taisez-vous ou il vous en cuira ! Il promulguait la règle en ce domaine : l'omerta. Une parole de chef qui lui permit de devenir, peu après, président dudit club, Le Siècle. À ceci près qu'on a compris récemment le sens de sa menace d'alors : ce n'était en réalité qu'un plaidoyer *pro domo* puisque le grand juriste savait à cette époque que d'autres savaient qu'il s'était livré à des actes pédophiliques incestueux sur son beau-fils (entre autres, sa belle-sœur, l'actrice Marie-France Pisier, brisée par la découverte de ce lourd secret de famille).

Je ne nie évidemment pas qu'il existe de grands pervers chez les "petites gens" (Fourniret, Dutroux, Lelandais...), je m'interroge simplement sur ce qui pourrait ressembler à une incitation à la perversion dans des milieux comme ceux de la haute finance (puisque l'argent permet de tout acheter), du droit (car le pervers peut alors se dissimuler derrière la loi puisqu'il l'incarne), de la politique (où le pervers peut simuler le bien public en ne pensant qu'à ses jouissances privées), de la presse

(puisque le pervers peut y dire ce qui n'est pas et ne pas dire ce qui est) ou des institutions morales (comme ces milliers de curés et de prélats catholiques abuseurs d'enfants qui se sont cachés derrière un discours de prudence sexuelle, voire homophobe¹). Ces cas, je proposerais, avec un peu de malice, de les appeler des DSK (sigle signifiant *Dissimulation-Simulation Cases* ou, en bon français, *cas de dissimulation-simulation*). Je m'étonne à vrai dire que le DSM (*Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* publié par l'American Psychiatric Association) n'ait pas fait entrer le DSK dans la nomenclature des troubles sociopathiques majeurs de sa cinquième édition (2013).

Ces DSK sont bien intéressants car ils mettent en lumière cette frange de pervers sociaux agissant dans l'ombre qui n'ont jamais renoncé à la dimension sexuelle perverse archaïque, au point même que certains d'entre eux ont été jusqu'à constituer de puissants empires *afin* de soutenir et de financer la capture sexuelle de proies passant à leur portée.

*

Mais il convient d'ajouter à ce groupe "archaïque", venant souvent de l'élite, ceux qui n'entendent pas seulement jouir sexuellement de l'autre à leur guise, mais qui veulent beaucoup plus : jouir du monde. Pour ce faire, beaucoup de petits Mabuse actuels ont trouvé un excellent moyen : fonctionner à l'instar d'une mafia hyperpuissante capable de confisquer à son profit l'accès à certains marchés mondiaux immenses : le système d'exploitation des

1. Cf. l'excellente enquête de Frédéric Martel, *Sodoma. Enquête au cœur du Vatican*, Robert Laffont, Paris, 2019.